

Marc Strauss

Oui ou non * ?

Oui ou non ? Seul un de ces termes peut constituer la réponse donnée par le cartel de la passe au terme de l'expérience de l'analysant qui est allé s'y présenter.

La réponse négative à la passe vient sanctionner ce qui apparaît au cartel être soit indécidable, soit une impasse méconnue par le passant. Nous examinerons l'hypothèse que la réponse positive ne sanctionne pas moins une impasse, mais reconnue. Il nous faudra ainsi préciser ce qui les distingue – et comment passant et cartel peuvent en arriver à l'accepter comme telle.

Vraies et fausses impasses

Je partirai d'une formule que permet une des utilisations possibles du mot passe, pour dire comment je la vois et en parlerai ce soir. Ainsi, je dirai : « Le passant passe son symptôme ». Il passe son symptôme à entendre comme on passe son chemin, en laissant derrière soi une borne qui a cessé d'être utile, cessé de remplir sa fonction de point de perspective.

Quelle était cette borne ? Comment le sujet la connaissait-il, comment l'a-t-il reconnue ? Comment peut-il être sûr qu'elle n'est pas encore devant lui ? Et de surcroît, passée cette borne, qu'est-ce qui fait son horizon ? En effet, la question se pose : peut-on avoir un horizon autre que borné ? Si bien sûr on n'est pas complètement libre, c'est-à-dire complètement fou. Il semble bien que non. D'où nous pouvons supposer qu'avoir laissé une borne derrière soi n'interdit pas à un sujet d'en avoir une autre. À lui de nous démontrer

* Séminaire École « Questions issues de l'expérience de la passe », à Paris, le 9 décembre 2010.

que la nouvelle l'est bien, nouvelle, et qu'elle n'est pas en fait identique à la première, qu'il ne tourne pas en rond.

Vous savez que ça arrive, ça arrive en particulier aux célèbres compères que sont les Dupont, t et d. Dans *Tintin au pays de l'or noir* ils sont égarés dans leur désert, au volant d'une Jeep. Vous vous souvenez qu'à un moment ils retombent sur leurs propres traces, qu'ils prennent pour les traces d'autres, de prédécesseurs, traces donc supposées leur indiquer le chemin du salut. Ils tournent ainsi proprement en rond. Et l'aspect comique de la chose vient du fait que plus ils tournent, plus ils rencontrent leurs traces, qu'ils prennent pour des traces d'autres, et plus ils sont contents. Il y a de quoi, ils se sentent de plus en plus nombreux, donc confortés dans ce que nous, prévenus, savons être une impasse, une illusion. Pire, nos héros deviennent carrément euphoriques quand, alors qu'ils craignaient de tomber en passe sèche, ils trouvent un jerricane sur le bord de leur route, un jerricane qui est en fait celui qu'ils ont eux-mêmes perdu sans s'en rendre compte au tour précédent.

Vais-je pousser le bouchon, ma référence, jusqu'à comparer la mésaventure de nos deux comiques et l'opération analytique ? Une opération où la Jeep de l'histoire véhiculerait le sujet du signifiant et le jerricane représenterait... vous savez quoi. Et tant que j'y suis, pourquoi ne pas comparer l'École à une foulditude de couples embarqués dans la même illusion ?

C'est parce que la question se pose que Lacan a inventé la passe - pour confirmer que l'on pouvait s'orienter autrement qu'en tournant en rond à la poursuite d'une fausse promesse, qui avait précipité et soutenu l'engagement du sujet à la poursuite de ses traces précédentes.

Elle se pose parce que, depuis Freud, il est devenu patent que la façon normale de s'orienter est le tournage en rond, cela quels que soient les détours que l'on peut faire pour essayer de se convaincre du contraire. De plus, Freud nous a rendus sensibles au fait que la pathologie était moins une façon d'accentuer ce tournage en rond qu'une façon de ne pas le supporter. Dans notre vocabulaire, la solution normale, normale au sens de nécessité structurale, nous l'appelons l'impasse fantasmatique. Plus on y est de fous, plus on rit, jusqu'à ce que l'errance devienne patente, et qu'on pleure. Reste alors à extraire un

bouc émissaire. Par son sacrifice, exemplaire de la punition de tous, se reconstitue la communauté de ceux qui ne se pensent pas égarés.

La question se pose enfin parce que la psychanalyse prétend non seulement en faire prendre conscience au sujet, mais lui fait entendre qu'il peut sortir réellement de son désert.

C'est là que nous avons un choix à faire. Soit nous considérons que c'est la vie, de tourner en rond, la vie des pauvres parlêtres égarés que nous sommes tous. Nous manifesterons ainsi notre discrète fraternité au névrosé qui se confiera à nous, en lui offrant pour modèle notre compassion résignée. Quand il aura admis que pour tourner, au mieux de son confort et de celui des autres, il vaut mieux éviter les angles trop acérés et entrer dans le cercle des semblables, il ne s'intégrera que mieux dans la ronde, et il saura profiter de l'allégresse générale d'être dans la voie bonne, puisque la seule possible en réalité.

Bon, nous pouvons aussi considérer que la solution précédente est non seulement inexacte mais quasi criminelle au regard de notre responsabilité d'analyste. Nous avons affaire à un sujet qui se confie totalement à nous, afin que nous l'aidions à trouver sa propre voie, à lui singulière, et nous le conduirions gentiment dans le jardin des idées reçues, un jardin bien plus ennuyeux que le jardin d'enfants ?

Une issue autre était en tout cas le point de vue de Lacan, et notre présence ici prouve qu'il a su nous en faire passer quelque chose, au moins la question de sa possibilité. Reposons donc ces questions qu'il a prises à bras-le-corps :

- la psychanalyse lacanienne est-elle la fin du tournage en rond ou un autre tournage en rond ? Cette question du destin, du « C'est écrit », a été posée durant nos journées du dernier week-end, vous vous en souvenez ;

- si la psychanalyse lacanienne est un autre tournage en rond, qu'est-ce qui distingue cette psychanalyse de l'autre, la non lacanienne, que nous condamnons parce qu'elle ne permet pas au névrosé de sortir du sien, mais au contraire l'y conforte, redoublant en tromperie collective son erreur ?

- enfin, si la psychanalyse est sortie du tournage en rond, à quelle figure ouvre-t-elle ?

Lacan, avec la passe, a mis à l'épreuve ses réponses à ces questions, son point de vue sur ce qu'est la psychanalyse et ses effets. Un point de vue qu'il voulait le même que celui de Freud : un gain, non seulement sur le symptôme, mais un gain de savoir – le savoir de ce que la psychanalyse permet d'éclairer de l'être humain, ce qui l'anime réellement, ce qui compte pour lui à l'occasion plus que sa vie.

Freud bien sûr a vu dans la psychanalyse un gain de vérité. Lacan lui en a fait reproche, à cause de la confusion que ce terme réintroduisait dans ce que sa découverte avait justement mis en lumière, le statut du sujet dans sa relation à l'Autre. Lacan nous a démontré que pour des raisons qui tiennent à la structure du signifiant, c'est-à-dire ne tiennent à aucune volonté propre, il n'y a pas de vérité sans l'Autre, qui en serait le garant. Moyennant quoi, à croire dire la vérité, voire une vérité, on n'échappe pas à la croyance, plutôt à la postulation de l'existence préalable de cet Autre, un Autre qui a déjà fait lecture des traces, en leur donnant leur sens de bonne issue. Pour le dire autrement encore, avec la vérité, on n'échappe pas à l'aliénation au sujet supposé savoir, à Dieu. Par contre, c'est l'idée de Lacan, il y a un savoir sans Autre, sans l'Autre qui serait supposé s'en faire le garant.

L'idée de Lacan, c'est donc que l'expérience psychanalytique permet de sortir de cette impasse de la vérité. Il a eu la prétention de faire de la *praxis* analytique un discours nouveau, qui supporte la bonne façon de situer la question de l'Autre de la vérité pour n'en garder que le savoir qu'elle contenait.

La sortie de l'impasse de la vérité dégage-t-elle le sujet de toute impasse ? Non, nous montre Lacan, et c'est pourquoi il n'a jamais ou presque parlé de liberté. Il y a en effet dans ce qui fait le drame humain une autre impasse que celle de la vérité, et elle est autrement plus solide. Elle n'est pas d'accident, ou de mythe, mais elle est réelle ; on s'y cogne, puisque c'est comme ça que Lacan définit, au cœur de l'espace inconsistant de la vérité, le solide de la réalité, le réel.

Mais cette autre impasse, pour être atteinte, suppose d'être sorti au préalable de celle de la vérité. Autrement dit, la position du sujet par rapport à l'Autre de la vérité doit être changée. Et l'hypothèse de Lacan est que la portée de sens que le sujet donne au symptôme est sa façon de garantir la persistance de cet Autre, auquel il assujettit son existence.

Changer de position par rapport à l'Autre de la vérité ne peut donc avoir comme conséquence pour le sujet que de l'amener à cesser de faire son affaire de conforter l'Autre à tout prix, au détriment de ce qui peut l'intéresser plus directement.

Car, là aussi, Lacan postule que, malgré l'intérêt certain que ce sujet trouve à s'assurer de l'Autre en le confortant, une autre satisfaction existe, peut être dégagée comme telle et même être préférée. Et cela alors même que la souveraineté du fantasme n'est pas mise en cause dans les rapports à la réalité. Nous avons bien essayé naguère d'invoquer plus que d'évoquer, mais avec les résultats que l'on sait, la traversée du fantasme, sous-entendant que, si en le traversant on l'abandonnait, on pouvait s'en passer pour ne plus s'en servir. Passer son symptôme, ce n'est donc pas la même chose que traverser son fantasme.

Quelle est cette autre satisfaction ? Nous savons qu'elle se définit de ne pas s'appuyer de sa conformité à l'Autre préalable, mais qu'elle est ; elle est, avant de pouvoir être jugée, jugée vraie, ou bonne, ou belle.

J'avancerai, pour ce soir, le plus simplement possible, que c'est une satisfaction qui n'a plus besoin de se masquer, ou plutôt qui n'a plus besoin de se cacher derrière son masque. Donc une satisfaction qui ne se cache plus à elle-même, façon de dire que le sujet la vit autrement qu'auparavant – j'hésite à dire l'assume, tellement ce mot a servi à tout justifier.

Auparavant, le sujet tout affairé à rechercher la garantie que sa satisfaction soit d'abord jugée vraie, bonne et belle, ne pouvait que se dépenser en vain, car cette garantie de l'Autre, il est impossible qu'elle lui soit donnée. Et le sujet en oublie que, dans « l'assertion de sa certitude anticipée », il a toujours déjà misé quelque chose de lui sur la balance du jugement. Pour que sa mise y soit, il faut bien qu'il se soit décidé à l'y mettre, sans véritablement savoir. Et c'est là que le sujet peut faire semblant de savoir, en espérant que l'Autre aveuglé n'y voie que du feu. Mais le sujet ne sait que trop que ce qu'il met en jeu est un leurre, que comme sujet il n'est pas réellement l'objet misé.

Ainsi, bien que le sachant trompeur, et dans sa finalité impossible, le sujet, selon le principe « un tiens tu l'as vaut mieux qu'aucun tu risquerais d'avoir », résiste à renoncer au dispositif de son

fantasme. Il aimerait bien le faire, sachant ce qu'a de vain son espoir, mais il craint de se retrouver perdu, sans ses repères, dans un désert de jouissance.

C'est là que l'analyse lui permet de s'apercevoir que dans ce désert de jouissance il est déjà. Et que ce qu'il craint de perdre comme satisfaction lui est assuré, indépendamment de la sanction de l'Autre. Ainsi, ce que dévoile l'analyse, c'est que s'il y a un désert, ce n'est qu'un désert de sens. Plus précisément, un désert de sens sexuel, qui n'interdit pas la jouissance – au contraire même, puisque c'est d'elle que se soutiennent la crainte du désert généralisé et sa conjuration, le désir.

Le névrosé appréhende avec horreur son errance dans le désert généralisé, consécutive de l'horreur de sa faute révélée. C'est le « pitch » d'Œdipe. Et nous pouvons lui apprendre que le désert n'est pas celui qu'il croit, mais qu'il est beaucoup plus restreint, localisé en un point précis, l'ab-sexe du sens.

C'est cette localisation qui permet au sujet de dire, de cette impasse sexuelle, qu'elle est réelle, d'un jugement sans appel puisque sans Autre. Et l'appel au sens qui prenait sa source à la fois dans le symptôme et dans l'impasse sexuelle se réduit au seul sens de l'impasse sexuelle. Reste le symptôme, fondamental, qui n'a plus de portée de sens. Il n'en a pas moins une portée, et non des moindres, puisque le sujet peut y reconnaître alors que c'est ce qui le caractérise en propre. Le sujet est ce qu'il est, avec tout ce qu'il a fait et pas fait de bien et de moins bien. Un mariage avec son symptôme donc. Je retraduis ainsi ce que Lacan y a vu d'identification terminale du processus analytique, l'identification au symptôme. Autrement dit, au « je suis tout sauf ça », jugement de rejet porté au départ sur le symptôme, se substitue un « je suis ça avant tout, et le reste en procède ». Un dire donc qui se soutient de lui-même, et assume les conséquences de ses dits.

Qu'est-ce qui peut alors signer, ou en tout cas autoriser pour un cartel de la passe le pari d'un changement de place par rapport à l'Autre de la vérité ? L'expérience que j'en ai est courte, mais c'est celle qui a paru probante à l'ensemble d'un cartel, parmi beaucoup d'autres que j'ai entendues proposer au témoignage de la passe. Elle est courte, mais elle se tient par rapport aux trois points que nous

venons d'avancer : elle se concentre sur le point d'ab-sexe, elle a des conséquences dans le transfert et dans le mode de jouissance du sujet.

En effet, le sujet dont je parle nous a semblé apporter la preuve d'un changement qui n'était pas d'accident ou de conjoncture, mais changement de place au regard de l'Autre de la vérité. Je l'énoncerai ainsi, espérant être assez clair pour que ce soit compréhensible : le sujet a découvert qu'il n'avait plus besoin de se faire comme règle de conduite de soutenir par son aveuglement apparent certains mensonges.

Ce changement s'est manifesté du côté de l'analyse par un rêve. Ce rêve était interprété par le passant, de façon cohérente, comme la fin de l'illusion d'un échange possible, partagé et sans reste, entre le sujet et l'analyste, autour d'un objet précieux qui *se révélait avoir une faille ineffaçable*, un échange devant donner au sujet la clé dernière de son appartenance sexuelle.

Et du côté de sa vie, le sujet a mis son partenaire en demeure de renoncer à certaines de ses conduites, jusque-là non seulement délibérément ignorées, mais discrètement encouragées. Pour le sujet, d'être mise en lumière et de ne plus opérer du coup, la dimension de mensonge de son fantasme est devenue vaine, donc plus odieuse que l'horreur de savoir... de savoir ne pas savoir ce qui faisait son lien à son partenaire – surtout ne pas savoir ce qui faisait son lien à son propre corps comme sexué, sinon la satisfaction qu'il en tirait.

Ce qui n'empêche pas que ce soit encore le fantasme qui lie le sujet et son partenaire. Il n'y avait pas que le trait de dissimulation, avec la peur d'être découvert, qui les réunissait, et ce trait s'est avéré n'être plus une condition nécessaire pour soutenir leur lien. Si nous avions le temps, nous pourrions mettre en rapport, même sans passer par le *proton pseudos*, ce que nous venons de dire de la levée du mensonge avec la levée du refoulement dont parle Freud dans son article « La dénégation ». Il y oppose en effet d'une part la levée partielle du refoulement, intellectuelle, sans conséquence sur le sujet, et d'autre part sa véritable levée, qui amène le sujet à prendre effectivement acte de ce qui cesse d'être refoulé.

En passant, si j'ose dire, nous pouvons nous étonner que dans cette histoire le partenaire ait obtempéré sans tergiverser. Voilà de quoi rappeler l'évidence qu'une analyse n'intéresse pas que le sujet, mais aussi ceux qui sont en lien avec lui.

Pour revenir à cette question du déplacement du sujet, elle est déjà en germe chez Lacan dans « La direction de la cure », quand il articule la distinction entre le fantasme et la place du sujet par rapport au fantasme. Ce qui change pour nous, c'est le niveau de lecture que nous pouvons en faire par rapport à 1956. Et cela nous permet de dire pourquoi la psychanalyse ne fabrique pas des gens normaux – parce que des gens normaux, ça n'existe pas, il n'y a que des symptômes fondamentaux. Ce qui fait que nous avons tous un grain de folie, qui est tout le contraire de la psychose, et Lacan qualifiait justement à l'occasion cette dernière de « normalité ». Grain de folie, ou point de folie, pour jouer de l'équivoque avec le point de négation et avec la dimension mathématique de point qu'a le trou, point qui fait chacun *passifou*, puisque singulier et précieux, de concentrer sa satisfaction réelle. Une satisfaction qui sera toujours le bouchon de l'impasse du rapport sexuel. Impasse réelle, dont on peut peut-être dire, et à son propos seulement, qu'elle est à la fois réelle et vraie, mais à condition d'ajouter qu'elle ne l'est, vraie, qu'à la mesure de chacun. Ce qui fait entre autres que tous les points de folie ne se valent pas, en particulier au regard de leur contribution possible à la psychanalyse.

Alors, pour en revenir, avant de mettre ici le point final, à l'exemple dont nous avons fait notre guide, nous pouvons dire que le sujet a cessé de penser à la place de l'Autre, cet Autre qui serait aveugle à son tour de passe-passe. Tant qu'il s'y employait, le sujet ne jouait qu'avec lui-même, et son partenaire n'était, de ce point de vue, que la marionnette consentante d'un jeu trompeur et toujours déjà écrit. L'analyse a donc permis au sujet de cesser de penser à la place de l'Autre qu'il supposait, pour imaginer s'en cacher, tout comme il a pu cesser de penser à la place de l'autre, son partenaire, celui qui le représentait aux yeux de cet Autre.

Ainsi, je dirai que l'effet d'une analyse, c'est cesser de penser à la place de l'A-autre, au sens d'attribuer ses propres pensées à l'A-autre. Ce qui n'empêche pas de penser à la place de l'Autre, c'est-à-dire de prendre en considération sa place, pour la lui préserver, en laissant le partenaire de l'expérience y prendre ses aises. Penser à la place de l'Autre sans se mettre à sa place est ce qui permet de l'occuper, cette place, pour que le sujet enfin puisse trouver la sienne.